

Nouvelles Dérivées

[La lettre.](#)

[Intra musée.](#)

[L'image de soi](#)

[L'aventure est au coin de la rue.](#)

Topiques de l'intérieur (suite et fin)

[Japonaiserie.](#)

[Petite fille d'un jour, petite fille toujours...](#)

Nouvelle et autres récits écrits par Olivier ISSAURAT
on peut me retrouver sur mon blog : <http://internautique.canalblog.com/>
ou encore sur mon site : <http://olivier.issaurat.free.fr/>
ou bien m'envoyer un mail à : olivier.issaurat@free.fr

La lettre

André est le facteur d'un petit village du Luberon. Il est consciencieux, il met un point d'honneur à délivrer les nouvelles, les bonnes, comme les mauvaises, par tous les temps. La période qu'il exècre c'est ce « Putain d'été » comme il dit lorsqu'il commande son Pastis au retour de sa tournée. Le patron voit qu'on est en fin de semaine, il pose l'éternelle question.

- Alors, toujours cette lettre pour la folle ?

Eh oui, toujours la lettre pour la folle. Ce n'est qu'une lettre de plus, mais quelle lettre. Il doit grimper par le chemin du Guet, trois bons kilomètres par l'ancien sentier des muletiers. Une bâtisse perchée au-dessus du village. Et comme les muletiers ne passent plus depuis belle lurette, la piste est noyée sous les épineux en plusieurs endroits.

- Combien je te dois ?

- Le vendredi, c'est gratuit, annonce le cafetier à l'oreille du facteur. Il pourrait te payer la fourgonnette depuis le temps !

- Je ne me fais pas d'illusions, encore heureux qu'il ne supprime pas la tournée. Où est-ce que j'irais ? Et puis une fourgonnette n'arriverait jamais jusque là-haut. A peine un kilomètre de gagné.

André salue les habitués, il est épuisé. Il n'a qu'une envie, aller se coucher. Mais quand il rentre chez lui, une idée l'obsède. Que peut bien contenir cette maudite lettre du vendredi ? A part Mme Yvette Dubreuil, chemin du Guet, 84 124, La Treille, rien. Au dos, pas un mot. Une enveloppe carrée, toute simple et peu épaisse. Une feuille de papier à lettre, guère plus, conclut-il en expert en tâtant l'enveloppe. Alors adieu le sommeil, son week-end est foutu, il faut attendre le lundi matin pour que la vie reprenne son train-train habituel.

La semaine a été étouffante. L'orage menace dans les alpages, mais il n'est pas prêt à déverser sa rage de fraîcheur. Le vendredi matin, il se présente au bureau de poste. Mado l'attend pour lui remettre sa tournée. Elle a le regard triste, André sait à quoi s'en tenir. Heureusement, il n'y a que peu de courrier pour le village. Les journaux des habitués. Une carte pour la jeune Mathilde de la part de son amoureux et c'est tout. Il passe d'abord chez le vieux Grégoire lui remettre l'Huma. Il l'attend installé sur la terrasse, une carafe d'eau sur la table et un café. Il a son air désolé, comme si la lettre de la folle était de son fait. André se contente d'un bon verre d'eau, puis il file chez Barette, l'adjoint au maire. Il dépose le Figaro dans le tube en plastique au-dessus du muret et ne s'attarde pas. Les réactionnaires ne sont pas de ses amis. Il n'en dit rien pour ne pas faire jaser, le fonctionnaire des PTT ne fait pas de politique. La neutralité bienveillante. Mathilde est descendue s'installer sur la margelle du puits, elle veut économiser les forces du facteur. Il lui tend sa lettre. Dans sa belle robe myosotis comme elle dit, elle se jette au cou d'André et dépose deux bises délicates sur ses joues.

- C'est pour vous donner du courage. Allez, je vous accompagne un bout. Mémé attendra un peu.

- Alors comment va l'amoureux, toujours à Apt ? Quelle idée il a eu de courir si loin !

- Il gagne bien et puis le Crédit Agricole était trop petit pour grimper dans les échelons.

André ne dit rien, mais il a remarqué que le petit ventre de Mathilde s'est arrondi. Elle sourit, elle a deviné sa pensée.

- C'est pour décembre.

Ils poursuivent un moment, en silence jusqu'à la Bastide en ruine.

- Faut que tu redescendes maintenant, tu as assez marché.

- Je ne suis pas un sucre.

André la dévisage, il aime l'entendre parler avec ses expressions bizarres.

- Te laisse pas exploiter par la mémé, elle est sourde comme un pot, mais elle a toute sa tête et elle sait encore éplucher les légumes !

André poursuit son chemin. Le voilà seul avec personne pour lui tenir compagnie. Le sentier s'incline d'un coup pour ne plus jamais perdre le moindre degré. Les terrassiers de l'époque voulaient couper au plus court. C'est que la pierraille ça pèse son poids. Au bout d'une demi-heure, André a trouvé le bon rythme. Il a son bâton qui l'attendait sagement à la Bastide. Un bâton solide avec une pique au bout, c'est le garagiste qui lui a arrangé le coup. Sa besace vient de temps à autre sur le devant, il la repousse en arrière en pensant à la maudite lettre qu'elle contient. Mais qui peut bien écrire régulièrement à la Dubreuil ? Et pour lui dire quoi ? Elle est toute seule. Il n'a jamais vu personne lui rendre visite. Au village non plus. Elle vit de ses poules et de ses lapins. Une parcelle pour le potager et son vieux four à bois qui fume comme paquebot. Lorsqu'on aperçoit les volutes, on pourrait croire à un incendie. Plusieurs fois les gendarmes ont appelé la mairie pour savoir s'il fallait envoyer les pompiers. Depuis, ils ont compris. Lorsqu'il arrive, Yvette l'attend devant sa porte. Sur la table un pichet d'eau fraîche tirée du puits et un verre propre. Sans un mot elle se saisit de la lettre et désigne la table, puis elle rentre dans la baraque, mi ferme, mi chaumière. Difficile de décider. André avale deux grands verres d'eau. Elle a une qualité que n'approche pas celle du village. Il se repose une dizaine de minutes en contemplant le paysage. La quiétude et la légère brise concourent à rendre le lieu enchanteur. S'il n'y avait pas cette folle dingue. Elle pourrait au moins dire bonjour, conclut-il avant de repartir. La redescente est plus courte, mais les cuisses souffrent à lutter contre l'emballement. Il n'a plus l'âge pour filer au petit trot.

La semaine a été mauvaise. André est énervé, tant par la fournaise qui s'est abattue sur le village que par ce crétin de boulanger qui a décidé de ne plus cuire de fougasses. Et puis il y a eu la lettre. Pour quelle raison cette fois-ci particulièrement ? Il n'aurait su dire. Peut être l'absence de Mado pour lui remettre sa tournée ? Il s'est débarrassé rapidement du courrier destiné au village. Pour quinze francs, la petite Louison s'est occupée de la distribution des journaux. Il est devant sa table, son café refroidit. Il ne cesse de scruter cette maudite lettre, comme si de la regarder intensément allait résoudre l'énigme. Il attrape le calva, en ajoute une demi-tasse au breuvage tiédasse et l'avale d'un trait. « Mon Dieu ce qu'il fait chaud ! » marmonne-t-il. Et d'ajouter « Maudit courrier ! » Il regarde tristement sa bouteille d'alcool fort, cette fois il remplit la tasse et la vide d'un coup. A croire que la température a grimpé soudainement de plusieurs degrés. Une troisième ne serait pas pour lui déplaire. Il lutte. « La bibine c'est fini ! » avait-il claironné à travers tout le village. Les gens sont avenants, mais ils ne se rendent pas compte, un verre par-ci, un verre par-là. Le pauvre André finissait l'après-midi effondré dans son fauteuil éculé à regarder voler les mouches. La troisième tasse ne résiste pas longtemps, à ras bord. Il est rouge comme une écrevisse et il vitupère à qui mieux mieux contre la lettre déposée face à lui. De rage, il s'en saisit, la déchire et en extrait le contenu. Il va enfin savoir !

Le facteur est un collabo !

C'est écrit en gros au travers de la feuille. Il n'en revient pas, encore cette vieille histoire qui ressort, pourtant il s'en est expliqué. Même les résistants du groupe des cheminots de la liberté l'avaient disculpé. Le tri et la lecture du courrier, c'était la kommandantur qui s'en occupait, les dénonciations, il n'y était pour rien, lui ne faisait que de le distribuer le courrier.

La plaisanterie avait assez duré. André monte au grenier, il enfle sa veste en peau, prend son fusil

et le passe en bandoulière puis serre sa ceinture de cartouches à la taille. En descendant le mauvais escalier en bois, il ripe et finit les dernières marches sur le cul. Heureusement le fusil n'est pas chargé. En passant devant la table, il attrape la lettre et son enveloppe et fourre le tout dans sa poche arrière. Lorsqu'il longe le bar des Amis, le patron relève sa casquette, l'un des habitués interpelle André.

- Tu vas à la chasse ?

- On peut dire ça...

Et il poursuit sa route. Il est parti d'un bon pas, presque au pas de course. Mais très vite les effets de l'alcool s'estompent. Il n'a pas pris d'eau, par cette chaleur c'est de la folie. Heureusement, à sa ceinture pendouille un étui dans lequel est planquée une flasque d'alcool de prune. Une bonne rasade lui brûle la gorge, ça lui fait du bien. Le voilà debout qui repart à la charge. Il laisse la bastide en ruine derrière lui, il souffle comme un bœuf mais monte à bonne allure. A mi-chemin, il finit la petite bouteille d'une traite.

Lorsqu'il arrive devant la mesure de la folle, il est en sueur, il souffle comme un bœuf. Il prend le temps de récupérer. Il fait glisser son fusil de l'épaule, bascule le canon et enfonce deux cartouches dedans. Il claque bruyamment l'arme.

- T'es en avance ! Tu délivres le courrier à la carabine maintenant !

Il épaule et fait feu. Le recul de l'arme lui défonce l'épaule et l'envoie rouler en arrière. Une poignée de caillasses roule du toit pour terminer sur le sol.

- Qu'est-ce qu'elle t'a fait ma cheminée ? Si tu chasses les cigognes, tu t'es trompé de région, t'es pas assez à l'Est.

André se relève en se tenant l'épaule, le fusil est resté sur le sol.

- Tu voulais tuer quoi avec du calibre 20, un poulet ou bien truffer mes carottes de plomb ?

André fouille dans sa poche arrière et exhibe le courrier.

- En plus de facteur tu fais lecteur public, t'es monté en grade.

- *Le facteur est un collabo !* C'est quoi ces insinuations

- Tu crois que je perds mon temps à lire des idioties, ces lettres elles vont directement dans la cheminée, celle que tu viens d'esquinter!

- Collabo, me dis pas que tu n'es pas au courant !

- Y aurait écrit que mes poules pondent des œufs en or, que j'y prêterais pas plus d'attention. Ce ne sont que des âneries. Rentre que je m'occupe de ton épaule et puis bois un peu d'eau. T'es rouge comme un cul de singe. Faudrait pas que tu fasses l'infarctus. Allonge-toi là. T'as mis la veste en peau, t'avais peur de prendre froid ?

Yvette aide André à se délester de tout son attirail : « Allonge-toi ! ». Elle attrape le pot de camphre et en badigeonne l'épaule.

- Tu me fais mal !

- Fallait y penser avant... Tu empestes l'alcool !

- Qui envoie cette lettre ?

- Est-ce que je sais. Peut-être ce saoulard de Legras, celui qu'a vécu avec moi un moment. Jusqu'à ce qu'il ait la mauvaise idée de me gifler. Je l'ai raccompagné jusqu'au village à coups de gros sel dans le postérieur. C'est depuis ce temps-là qu'on m'appelle la folle.

André reste dubitatif.

- Il t'a giflée pour quelle raison ?
- Il croyait que j'avais le béguin pour toi.
- Legras est timbré, c'est pas le cas !
- Qu'est-ce que t'en sais que c'est pas le cas...

Depuis ce temps, André n'a jamais abandonné le lit sur lequel il s'était allongé ce vendredi-là. Au moins, le vendredi, il n'a plus à monter le courrier jusque chez Yvette. Mais par contre, pour tous les autres jours de la semaine, il doit descendre au village pour faire sa tournée et remonter le soir pour boire deux verres d'eau limpide et fraîche. Pour ce trésor et pour son nouvel amour, il serait monté jusqu'au sommet de l'Annapurna le cœur enjoué...

Intra musée

Rafaëla attendait patiemment son tour dans la queue. Le musée d'Orsay ne désemplissait plus depuis sa nouvelle exposition consacrée à Berthe Morisot. Rafaëla avait emménagé à Maisons-Alfort pour trouver l'inspiration, elle n'y avait trouvé que l'oubli. Son désir de peindre s'était évanoui en même temps que sa boîte à peinture. Une soudaine inspiration et un article bien écrit dans une revue l'avaient poussée jusqu'à l'ancienne gare

- Ticket s'il vous plaît !

Le pauvre contrôleur transpirait sang et eau et avait oublié d'être aimable. Elle pouvait comprendre et elle ne lui en tint pas rigueur. Ce musée est une véritable réussite architecturale, elle n'en démordait pas. Elle aimait à déambuler dans les allées, rêvassant au temps jadis des messieurs en redingotes parmi les jolies robes à crinoline des belles demoiselles.

Le monde se pressait pour deviner les œuvres les plus connues, *Le déjeuner sur l'herbe*, *Le Berceau* ou encore *Sur la plage à Portrieux*. Lassée de n'observer que des morceaux de toiles avec un ou deux visiteurs en surimpression, Rafaëla préféra s'éclipser et reprendre son errance, quelque peu déçue.

Ce fut par hasard qu'elle pénétra dans une salle presque vide. Un vieux monsieur expliquait à sa petite fille quel était le personnage sur le tableau. Il salua Rafaëla et s'éclipsa, ne laissant derrière lui que les yeux bleus d'une densité infinie de la petite fille en robe blanche.

Rafaëla fut subjuguée par l'autoportrait de l'artiste. Elle ne comprenait pas que tous les visiteurs se pressent pour entr'apercevoir des tableaux tout en occultant le principal. Elle fut attirée par le regard de l'artiste, elle plongea ses yeux dans les siens. Il y avait une force irrésistible qui l'attirait vers le tableau. Rien ne pouvait s'y opposer, ni la présence des surveillants assis dans les angles, ni le respect des œuvres qui imposaient de ne pas les toucher. Les bras en avant, elle plongea dans l'œuvre.

Lorsqu'elle recouvra ses esprits, elle fut confrontée à l'absence de lumière. Elle discernait péniblement le lieu. Elle pensa d'abord à un hôpital, le couloir d'un hôpital. Couloir était le seul mot juste. Une fois les yeux habitués à la pénombre elle se déplaça lentement, craignant qu'à chaque pas, le sol ne s'effondre. Une idée idiote. Plus elle passait de temps dans ce lieu plus elle percevait de détails. Notamment une suite de rectangles gris, comme si on avait ôté les tableaux et qu'il ne restait que leurs traces. Elle s'arrêta devant l'un des rectangles, elle prit une inspiration et s'approcha pour toucher. La texture était molle, on pouvait y enfoncer les doigts. Elle ressortit sa main, un peu angoissée par ce qu'elle allait découvrir. Rien, pas une trace, même pas une sensation collante. Elle fit quelques pas de plus et renouvela l'expérience. Cette fois en y plongeant les bras entièrement. Elle fut comme aspirée.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle se retrouva dans une salle de musée, mais ce n'était pas Orsay. Elle le connaissait par cœur. Un vieux monsieur et une jeune demoiselle pointaient du doigt les détails. Rafaëla n'eut aucune difficulté à reconnaître *Queen Isabelle* peint par Picasso. Elle pivota sur elle-même pour découvrir d'où elle arrivait. Seule une petite porte marquée *Reservado para el personal*. C'était idiot puisqu'elle en venait. Elle tenta d'ouvrir la porte pour s'entendre répéter ce qui était écrit par un gardien qui pointait du doigt le texte. Elle n'insista pas. Le vieux monsieur la dévisagea et quitta la salle, ne laissant derrière lui que les yeux bleus d'une densité infinie de la jeune fille en robe violette.

Rafaëla fut certaine d'une chose, elle devait revenir chez elle, dans son pavillon de banlieue. Le voyage en train avait été éprouvant, la chaleur, trouver des billets pas trop chers, poireauter le moins longtemps possible dans les gares. Palencia à dix heures du matin, insupportable, cinq heures plus

tard, arrivée à Irun. Le soleil inondait la région d'une violence digne des enfers. La sueur perlait sur les visages et mouillait les chemises. Le passage par Hendaye dans un train minable, bondé, fut un autre calvaire. Arrivée Montparnasse, chaleur encore et toujours ! Une chaleur moite qui emplissait la capitale et agrémentait le paysage d'une ribambelle de moustiques. Mais rien de tout cela n'avait affecté Rafaëla, seul ce déplacement par le regard qui l'avait projeté à Madrid l'obnubilait.

Avait-elle ses clefs ? Oui, tout au fond de son grand sac, comme d'habitude. Elle était devant la petite grille qui protégeait sa maison, dressée sur le muret en briques rouges, elle avait fière allure.

- Vous venez pour acheter la maison, je suppose ?

Non, elle ne venait pas pour acheter quoi que ce soit, mais elle resta la bouche ouverte, incapable de formuler la moindre phrase.

- Est-ce que ça va ? Vous voulez un peu d'eau ?

- Non merci, juste un moment de faiblesse.

- Désolée, mais si vous venez pour l'annonce qu'ils n'ont pas encore retirée malgré mon insistance, vous avez fait le voyage pour rien. Je suis la nouvelle propriétaire.

- Ce n'est pas grave, dit-elle en prenant congé.

- Vous êtes certaine que ça va aller, vous êtes toute pâle ?

Non, ça n'allait pas, elle venait de rencontrer son double. Mais elle, qui était-elle ? Elle sortit de son sac un petit miroir, non elle n'avait pas changé. Alors pour quelle raison cette fille n'avait-elle pas réagi en se voyant face à elle-même ?

Il était tard, elle était épuisée, une chambre d'hôtel ferait l'affaire. Elle aviserait demain. Un mauvais cauchemar n'était même plus une solution de repli, le cauchemar durait depuis trop longtemps.

C'est au moment du petit déjeuner que l'idée lui vint. Retourner au musée d'Orsay et renouveler l'expérience afin de réintégrer le monde qu'elle avait perdu. Elle régla la note, prit le métro ligne 8, changement Reuilly-Diderot. Arrivée devant le musée, une file gigantesque de visiteurs attendaient leur tour. Elle allait se glisser dans la file, quand un membre du personnel s'approcha.

- Vous étiez-là hier, n'est-ce pas ?

- Oui, en effet.

Elle s'attendait à des ennuis ou à ce qu'on lui demande de bien vouloir se rendre au contrôle. Rien de tout ça, le type lui fit remarquer qu'elle avait un pass à l'année et qu'elle n'avait pas besoin de faire la queue. Elle fouilla dans son sac, en effet elle avait un pass. Elle ne chercha pas à comprendre et se rendit directement dans la salle où était exposé l'autportrait de Berthe. Pas de portrait. Elle s'affola, interpella un surveillant assis sur sa chaise.

- Le portrait, là, ce n'est pas le bon ! Hier, il y avait Berthe Morisot, peinte par elle-même !

- Désolé de vous contredire, je vois bien de quel portrait vous parlez, mais nous n'avons pas eu les droits.

Elle discuta, tergiversa, expliquant qu'elle l'avait vu hier, mais très vite elle comprit qu'elle devait se calmer vu les regards que lui lançaient les visiteurs. Elle erra dans le musée un moment, puis tomba sur *L'Atelier du Peintre*, de Gustave Courbet. Elle fut attirée par l'homme, sur le côté gauche, affalé sur un tabouret, penché en avant. Il fixait le sol. On pouvait deviner son œil, ouvert sur une guitare. Rafaëla ne put retenir ses bras, toucher l'homme, le consoler. Derrière elle le vieil homme et sa fille l'observaient. La petite fille murmura à l'oreille du grand-père. Ce dernier opina, ils quittèrent la salle, abandonnant Rafaëla à sa contemplation. Le vieux monsieur la dévisagea et

quitta la salle, ne laissant derrière lui que les yeux bleus d'une densité infinie de la jeune fille en robe bleue.

Lorsque Rafaëla ouvrit les yeux, elle était à nouveau dans le couloir gris. A la place du silence, une cacophonie de voix qui noyaient son cerveau d'idées toutes plus farfelues les unes que les autres. « Taisez-vous ! » hurla Rafaëla. Mais très vite elle comprit l'incongruité de sa remarque. A qui s'adressait-elle, sinon à elle-même. Jusqu'à ce qu'elle se retourne. Elle se trouva face à face avec une assemblée de gens. Il y avait là un petit garçon fort mal habillé, une femme enroulée dans un châle, un lecteur avec son livre pendant au bout du bras. Une jeune fille en robe blanche s'était avancée, elle ajoutait du bruit au bruit. Dans ce concert de paroles inaudibles, Rafaëla repéra l'homme à la guitare. Tous les personnages du tableau étaient là, rassemblés autour d'elle. Le peintre avec sa palette semblait l'interroger du regard « Que fais-je donc ici ? » Elle ne savait que lui répondre. Elle voulait fuir au plus vite, ne plus entendre les innombrables supplications. Elle courut se jeter dans le premier rectangle un peu plus sombre que les murs du couloir.

Rafaëla descendit les marches, s'écarta pour laisser passer la mère avec ses deux enfants et se retrouva à nouveau dans un musée. Elle eut plus de mal pour identifier le lieu. Ce fut l'écriture en alphabet cyrillique qui la mit sur la voie. Il s'agissait du musée Pouchkine, à Moscou. Elle pivota sur elle-même et découvrit *l'Apparition de la Sibylle à l'empereur Auguste*, peint par l'italien Pâris Bordone. Elle remonta l'allée principale, observant les œuvres qui défilaient le long des murs. Son regard fut attiré par deux personnages tout au bout de l'allée. Elle accéléra pour se porter à leur hauteur. Le vieil homme et la petite fille. Ils faisaient face à la *Vierge à l'Enfant* de Zurbaran. Rafaëla se plaça à leurs côtés, les salua d'un petit geste de la tête auquel ils répondirent de concert. Elle se plongea dans la contemplation de l'œuvre, se disant que le vieil homme et la petite fille ne pouvaient être là par hasard, qu'ils étaient un fil conducteur. Leur simple présence lui désignait un tableau et ce tableau devait la renvoyer chez elle, c'était une certitude. Avant qu'elle ne quitte les lieux, elle jeta un dernier regard à la petite fille. Ses yeux bleus, d'une densité infinie et sa robe bordeaux lui rappelaient quelqu'un, mais qui ? « Peu importe, il est temps de rentrer à la maison ! » Elle fixa la mère à l'enfant, elle fut instantanément attirée et avança ses bras dans le tableau. « Je sais qui est la petite fille, moi petite, accompagnée de mon papi ! » Ce furent ses derniers mots.

Devant elle, son double en tablier gris mélangeant les couleurs. Son double était dans la verrière entièrement remise à neuf. Vêtue d'une robe à fleur, autour du cou elle portait un foulard noir agrémenté de quelques perles. Elle tournait la tête sur le côté pour faire face à son image dupliquée. L'horreur. Elle était piégée dans un tableau, ce dernier était presque terminé. Elle devait tout faire pour que son double ne pose pas la dernière touche. Berthe Morisot, autoportrait. Non, elle ne voulait pas être Berthe Morisot, elle voulait... Oui que voulait-elle finalement ? Son admiration pour la peintre était sans borne. Elle était son maître à penser. Rafaëla se détendit, observa le mélange obtenu par son double. Cette couleur verte était parfaite pour une touche finale. Elle allait être exécutée d'une manière magistrale. Et elle eut une dernière pensée pour son grand-père. Ce grand-père dévoré par sa passion pour les tableaux, qui la promenait, petite fille aux yeux bleus d'une densité infinie, dans tous les musées de France et de Navarre.

L'image de soi

Spitzer ouvre les yeux. Un malaise profond reprend possession de son être. L'odeur de grillon le saisit à la gorge. Elle est rejetée par les murs au papier passé. Les motifs se sont affadis, la crasse enrobe la pièce unique d'une puanteur tenace. Il regarde l'heure, déjà en retard. Son marcel empeste la transpiration et son slip kangourou distendu pendouille lamentablement dévoilant des parties intimes qui ne le sont plus. Il se lève péniblement, attrape une poêle qui traîne dans l'évier encombré par la vaisselle oubliée depuis de nombreux jours. La graisse jaunie qui a figé à l'intérieur fera l'affaire. Il la dépose sur le brûleur de la cuisinière émaillée. Le blanc laiteux est constellé de projections de cuisson. Il jette dans cette mauvaise friture deux saucisses. Pendant qu'elles chauffent, il place une boîte de haricots blancs sur l'ouvre boîte fixé sur le côté de l'évier. Il déverse le tout dans la poêle.

L'assiette essuyée avec du pain de mie desséché, il se dirige vers la salle de bain. Une fois ses besoins délaissés dans la cuvette envahie par le calcaire, il observe son reflet dans le miroir. Il ne reconnaît pas l'homme qui lui fait face. Il jette son marcel dans la machine ainsi que son slip. La douche s'impose, ainsi qu'un rasage de frais plus after-shave. Et un coup de peigne pour organiser ses cheveux libérés de toute contrainte.

Dans l'armoire l'attendent plusieurs piles de chemises et une série de costumes tous identiques. Puisqu'il est content ainsi vêtu, quelle raison le pousserait à s'encombrer l'esprit d'une panoplie de vêtements. Quatre paires de chaussures semblables elles aussi attendent au bas de l'armoire. Il opte pour la première, à l'intérieur s'y trouvent les socquettes pliées en toute rigueur. Un passage devant le miroir pour vérifier le résultat. Parfait, l'homme qui lui fait face n'est plus l'inconnu de tout à l'heure.

Il jette un coup d'œil à la pendule. 8h45. Il est en retard. Bien plus qu'il ne l'a jamais été. Pour se rendre à Barem, la holding qui l'emploie, une bonne heure est nécessaire. Il attrape le premier métro de justesse. Debout accroché à la barre, il voit défiler devant lui les stations qui alternent avec son image. Il est parfait. D'ailleurs le regard de la jeune femme le confirme. Mais il n'en a que faire. Il repense à son miroir de salle de bain. Bien belle acquisition. Claudine avait eu raison de lui forcer la main. Il resta sceptique, jusqu'à ce qu'il découvre la transformation de sa sœur. Quelques kilos en moins, une garde robe totalement renouvelée, un relooking chez un grand coiffeur parisien. Pour un peu, il serait tombé amoureux d'elle. « Tu devrais faire comme moi » avait-elle expliqué. Il avait douté, pourtant au bout d'un mois, il s'était décidé. Une boutique encombrée de vieilleries en plein marché aux puces. Celui de Saint-Ouen. Le miroir lui avait coûté cher, mais il n'avait pas regretté son investissement. Promotion chez Barem, il était passé au bureau comptable du dixième étage.

La station Alma Marceau défile devant ses yeux. Il aurait dû descendre. Il regarde sa montre, l'heure a filé trop vite. Tant pis pour le dixième étage de la tour Delinge. Il descend à la station suivante, Trocadéro. L'air frais lui fait du bien et chasse un début de mal de crâne. Il rejoint les bords de Seine. 06 54 12 32 58. Sa sœur répond enfin. « Que fais-tu en ce moment ? » demande Spitzer. Elle ne faisait rien, elle attendait. Il décide de la retrouver à leur endroit habituel, près de l'Île de la Cité, sur les quais. Il est obligé de préciser, elle avait oublié.

Une heure a passé, mais il ne s'en est pas rendu compte, assis sur son banc sous un marronnier, il observe le scintillement de l'eau. Une silhouette s'approche, c'est elle, aucun doute. Il se lève d'un coup, un couple lui barre le passage, il les contourne. Il accélère le pas. Sa sœur descend l'escalier en pierre. Il veut lui parler, lui dire ce qui lui arrive, qu'il a oublié de se rendre au travail. Une bite d'amarrage vient à sa rencontre. Claudine s'est arrêtée, elle l'observe d'un œil amusé. Il trébuche sur le bloc métallique, déséquilibré sur la droite, son pied porte à vide. Tombé dans l'eau froide, le souffle coupé, il se débat pour survivre. Il avale de l'eau une première fois sous le regard de

l'homme. Il appelle au secours, mais ce dernier ne bouge pas ou ne l'entend pas. Il est absorbé par l'arrivée d'une jolie femme. « Je t'attendais depuis si longtemps ! » Il l'embrasse.

- Il m'a fallu moins de temps que vous pour me débarrasser de mon autre, explique-t-elle avant de se serrer contre lui.

- Ce crétin tenait tellement à son reflet, heureusement la Seine est arrivée au bon moment. Il s'y est vu une dernière fois avant de sombrer. Et toi, comment t'y es-tu prise ?

Elle l'embrasse à son tour et lui murmure à l'oreille : « Je l'ai noyée dans son reflet, elle avait acheté une si jolie baignoire. »

L'aventure est au coin de la rue

Retour, unique pensée que je dois avoir. Le manteau, rouge éclatant. Le sac à main, vert fluo. Plus facile. Ascenseur en face, bouton tout en bas, simple. Le carrelage blanc, la bande noire et la porte. En verre. Le bruit assourdissant. Marteau piqueur, gravas. Barrières rayées écarlates. Reprendre un peu sur la droite. Dans le flot. La boutique, rayons bleutés, rampe d'accès, escaliers. Les marches ne sont pas de guingois mais il faut faire comme si. La première, la deuxième, s'habituer au rythme brisé. L'affiche, jamais la même, ça n'aide pas. Les carreaux blancs rayent les yeux. Portique, orifice, ticket. Gauche à l'aller, droite au retour. Marches, encore. Ferraille assourdissante, long sifflement, trop tard. Le suivant. Au centre de l'œil, on voit mieux, tourner la tête, lever. Cinq minutes. S'asseoir. Un siège, deux, trois, quatre libre. Poisseux ! Rester debout. Le dos fatigue et les jambes flageolent. Pas de mur où s'appuyer. Souffle de l'air. Se préparer. Trouver la bande avec les espèces de rivets et reculer d'un bon pas. Arrêt, juste le temps d'avancer, la barre métallique. Quelqu'un. Plus loin, une place. Odeur de transpiration. Mon œil droit ne voit pas celui qui se colle. Compter les lumières. Trois arrêts. Il est trop près. Sa main sur mon corps, se reculer. La vieille dame dit quelque chose. L'homme descend. Trois ou quatre, j'ai perdu le fil. « Cen... Daub... » La dame a parlé encore. Reconstruire les mots. Cen comme Censier, Daub comme Daubenton. Prochaine. Place Monge. Sifflement assourdissant, encore. Viser la lumière. Raté, la barre oubliée. Epaule meurtrie. Bleu. Se recentrer. Sifflement, sortir, vite. Pousser les gens qui montent. Insultes. Gauche, escaliers, rampe. Vingt-deux marches. Prendre à droite, portillon. Claquement sec. Je suis passée. Escalier, encore. Les marches inégales pour moi. Ma jambe souffre et mon dos aussi. Maintenant l'épaule. Où se trouvent la lumière, l'air, le vent, les arbres verts.

- ...ortez ...zelle... uro... erdit !

Où je suis ? Les idées se télescopent dans ma bouche. Il comprend que les mots ne sortent pas normalement. Il prend mon bras. C'est un homme en habits rêches. AT. Le mot, RATP.

- VOI LA TOUT DROIT !

- Erre... si... au... cou.

Le nom de la rue n'aide pas. Escaliers, à droite et attendre. Le bruit n'aide pas non plus. Le carrefour est trop fréquenté. Remonter jusqu'à l'asphalte brillant. Difficile de distinguer à cause de la pluie. Les reflets sont aveuglants. L'abri bus est arrivé trop vite. Ai-je pris à contre sens. Le poteau métallique avec l'autocollant est là. Sauvée. On ne peut se fier à l'autocollant, il change trop souvent. A droite et attendre. Le risque. Faire un premier pas. Coup de Klaxon, la voiture passe trop vite.

- ention... étolle ! Nez ote ras.

- Erre... ci... au... cou.

- Là... ouziette... ochaine... oua... andez.

A gauche, porte marron clair, plaque couleur or. M'approcher plus. A vo cate Ma ga li. J'y suis. Sonner puis concierge de mauvaise humeur.

- Ou... vez... olé... !

Les pavés, la lumière, le banc au milieu de la cour et l'arbre. Porte face. Ascenseur. Coller son nez au plus près. Un bouton, deux puis trois, puis à gauche. Trop tard, ascenseur appelé. Pas long mais un peu.

- elle... age... ?

- A... vou...ê.. ore...o... eux.

- Erre... ci... au... cou.

Porte en sortant. La petite clef d'abord, puis la grosse.

- Je... ai... êtes... roho... onez... ras...

- Erre... ci... au... cou.

Faire attention aux marches, canne main gauche, rampe main droite et accompagnatrice derrière. Chanel n°5. Rouge à lèvres, chaussures à talon. Long manteau tout doux.

- Ava... ez... ci... alé...

- Erre... ci... au... cou.

La porte s'ouvre, enfin. Et l'odeur, la mienne. Musique en premier, boire, puis canapé du salon. C'est fini... pour aujourd'hui !

Topiques de l'intérieur (suite et fin)

Aïcha regarde l'heure. Plus que dix minutes. Elle travaille dans les locaux de Naxity depuis peu, presque un an quand même. Son sac à main est posé sur le bureau d'accueil, elle commence à tout fourrer à l'intérieur. Pourtant ce n'est pas encore l'heure de quitter le travail, elle le sait bien. Mais elle préfère ne pas avoir à tout laisser en vrac, elle s'est déjà fait voler son portable, maintenant elle anticipe. La ligne clignote. Qui peut bien appeler à cette heure, le petit personnel est encore là, mais les têtes pensantes ont quitté les lieux. « Oui » Encore un qui ne sait pas lire. « Il n'est plus là... » Il faut toujours qu'il négocie. « Non vraiment, les horaires sont disponibles sur le site 9h30 - 16 heures... De rien ! » Encore un peu et elle allait la rater. La voici qui sort de l'ascenseur, sa canne à la main, le nez collé sur le sol. Aïcha a mis du temps à comprendre, c'est à cause du carrelage, point de repère essentiel. A la ligne noire elle va marquer un temps d'arrêt. Attention, maintenant ! La standardiste enfonce le bouton ouverture à distance pour les pontes. Va-t-elle réussir à viser juste. A plusieurs reprises elle a percuté la porte vitrée. Aïcha est sur le qui-vive, prête à bondir si elle dévie d'un pouce. C'est bon, sortie réussie. Elle se rassoit, un petit regret, elle aurait aimé l'aider, comme la fois dernière, lui tenir le bras et la guider dans la rue. Ou encore s'occuper de panser ses blessures, comme la fois avec la grosse bosse. Son sac la gêne, elle le repousse et regarde d'un œil désespéré la ligne qui clignote, encore un de ces crétins qui veut parler à un autre crétin qui n'est plus là. Ce boulot la saoule, elle voudrait faire autre chose, passer un diplôme pour aider les gens, mais avec sa fille de trois ans que son imbécile de mari lui a laissée sur les bras plus les horaires de la boîte, impossible. En tous les cas pour le moment. « Allô ! Non, il n'est plus là, rappelez plus tard ! » Elle lui raccroche au nez. Elle voit débouler le chef de service, c'est mauvais signe. Encore un coup de Jarnac pour la piéger. L'expression lui est restée depuis qu'elle l'a découverte au jeu des questions réponses. Il a son air des mauvais jours, ça veut dire retenue sur salaire...

Hugues Pince Fesses, il déteste ce nom dont sa mère l'a affublé pour l'humilier. T'es aussi dégueulasse que ton grand-père ! Elle est crevée, il a hérité du petit appartement rue Simplon. Il a tout foutu dans des cartons, mais il n'arrive pas à s'en débarrasser. Pourtant, il n'y a que des merdes et de mauvais souvenirs. Il a juste gardé le tiroir avec les sous-vêtements de la mère. Dès qu'il peut, il les enfle pour zoner devant la télé. Une petite télé carrée, qui abandonne la couleur par intermittence pour laisser place à un dégueulis de pastels. Aujourd'hui il a opté pour la ligne 7, terminus Kremlin Bicêtre, pour lui. Il est monté à Sully Morland, pour le moment il a fait chou blanc. Il se voit déjà regagner son antre, encombré de vaisselle sale qui pue dans l'évier, les affaires crades qui s'entassent dans la salle de bain et ces maudits cartons. Il a tout fourré dans la chambre, il squatte dans le salon depuis la mort de l'autre folle, comme il aime à dire, lorsqu'il parle à la télé. Voilà ce qu'il attendait, une proie facile qui ne dira rien, en tous les cas rien de compréhensible. Elle bouffe les mots et elle n'y voit rien. Il attend qu'elle se place, les sièges sont tous occupés, c'est sa

veine ! Incroyable, il n'aura pas à se déplacer de beaucoup. Il prend position derrière elle, puis petit à petit se colle tout contre son corps puis remonte sa main sur ses fesses. Il redescend. Comme elle ne réagit pas, il va passer sous la robe. Il bande comme un turc ! Encore une expression de sa mère pour le rabaisser quand il sort de la douche. Il y peut rien si l'eau chaude le fait bander. Fallait toujours qu'elle soit là, à l'attendre, avec ce regard obscène dirigé vers son entrejambe. Il n'a pas fait attention à la vieille qui reluque dans sa direction. « Espèce de salopard, je vous y prends à tripoter la demoiselle ! » Tout le monde le dévisage, heureusement les portes s'ouvrent, il sort vite fait. Un type lui file une méchante claque sur le sommet du crâne. Le voilà décoiffé, sa mèche rebelle se dresse, on dirait un « Iroquois » aurait dit sa mère, un mauvais sourire aux lèvres ou pendouillait un mégot dégueu tout jauni par la nicotine. Au moins un vice qu'il n'a pas. Merci maman !

Xavier est sorti de son poste pour se dégourdir un peu les jambes. A force d'être assis, le derrière des cuisses le fait souffrir. Il en viendrait presque à regretter les contrôleurs d'antan. « Billets s'il vous plaît ! » un coup de manivelle et hop le tour est joué. Pas besoin de portique ni de crétin assis derrière une vitre à longueur de journée. « Non mais c'est pas vrai ! » Xavier n'en croit pas ses yeux, quelqu'un est entré dans le bureau de renseignement. Un doute, l'espace d'un instant. La nouvelle, Clara ? Elle est en congé, ça ne colle pas. Il fouille dans sa mémoire, aucune de ses collègues ne ressemble de près ou de loin à cette fille. « Mais elle fout le bordel ! Hep vous, sortez de là, c'est interdit ! » Un usager qui prend ses aises, le comble, car maintenant il en est certain, c'est un voyageur qui s'est mis en tête de s'installer à son bureau. Il la voit s'agiter derrière la vitre. Il va prendre un savon par son chef. « Interdiction de sortir ! Même pour se dégourdir les jambes ! » « Mais chef... » « Y a pas de mais qui tienne ! » Quel connard ce grand dégingandé avec sa moustache à la Fred Mercury, moins le talent. « Sortez mademoiselle, le bureau est interdit ! » Qu'est-ce qu'elle raconte, c'est quoi ce bafouillage, elle est tarée ou quoi. « On dit pas taré ! » Les paroles de sa fille lui reviennent, à peine sept ans, haute comme trois pommes et ça fait déjà sa loi. C'est vrai qu'on ne dit pas taré, elle a l'air perdu la pauvre. Affolée serait le mot le plus approchant pour décrire son état. Qu'est-ce qu'elle fixe comme ça ? On dirait que j'ai une tâche sur mon maillot. Et pour quelle raison pencher la tête ainsi, on dirait Dustin Hoffman dans Rain Man. Elle est autiste, ça doit être ça. Lui prendre le bras n'est peut-être pas une bonne idée. Ah si. « Voilà, maintenant... VOI LA TOUT DROIT » Soit elle entend rien, soit elle est bouchée du côté cérébral. Oui, c'est ça, merci beaucoup. Et le bureau, qui va ramasser, je vous le demande madame la handicapée !

« Attention, vous êtes folle ! Donnez votre bras. » Elodie l'a reconnue, heureusement. Elodie est serveuse au Café Florence. Chaque jour c'est la même histoire, la femme remonte la rue Monge jusqu'au passage piétons qui donne dans la rue Ortolan, tout ça pour ne pas la prendre et continuer sur la rue Monge. La première fois, Elodie a pensé qu'elle voulait se jeter sous les roues du bus. Maintenant elle sait, elle a eu le temps d'étudier son comportement. Elle avance, le nez sur le trottoir, comme si elle cherchait à retrouver un objet perdu. De temps à autre elle lève la tête en regardant sur le côté à la recherche d'un signe connu d'elle-même. Elle voit le client de la table 6 qui agite sa carte bleue, les gens sont toujours pressés, on dirait qu'ils ont tous le feu chez eux. Cette fois, la voiture n'est pas passée loin. Elle n'a pas anticipé assez vite, tout ça à cause de l'autre et de sa carte bleue. Pour lui faire du gringue, là il a tout le temps. Encore un peu et il lui proposait la botte. Rien du tout, les clients ne pensent qu'à la sauter dans un coin sombre. Elle le voit dans leur regard. Dès qu'elle tourne le dos, les yeux glissent sur le bas des reins. « Là, vous y êtes. La prochaine fois, demandez. » Oui, c'est ça, merci. Elodie l'observe, elle prend inmanquablement le même chemin, au centimètre près. Finalement c'est bien étudié, elle évite les tubes qui parsèment le trottoir, elle est suffisamment loin du mur pour ne pas se heurter aux rebords, ainsi qu'aux boules qui marquent l'entrée des portes cochères. « Oui, j'arrive ! » Il faudra que je prévienne Margot qui fait mon remplacement pour la semaine. Elodie n'a qu'une inquiétude, le jour où elle va quitter son

emploi. Elle hésite encore un peu. Elle a entendu que chez Mac Do on pouvait avoir une formation interne et qu'on gagnait plus. Pour partager le loyer avec sa coloc, ce ne serait pas de trop.

Magali a horreur de son prénom, une idée de son père en hommage à une idylle de jeunesse. Sympa pour maman. Elle a bien fait de le quitter et de vivre sa vie. Après cette découverte, cinq ans de psychanalyse pour comprendre que son rapport avec son père empêchait toute relation stable avec un garçon. Quand elle a demandé ce que le psy entendait par « rapport », il lui a retourné la question. Crétin ! De ce jour, elle a claqué la porte de la thérapie. Heureusement, elle s'épanouit totalement dans son travail, avocate à plein temps. Elle ne compte pas ses heures et épluche ses dossiers dans le trop grand appartement qu'elle loue rue Monge. Pour s'aérer les méninges, course à pied et faire les emplettes au Marché sur la place du même nom. Elle quitte le cabinet beaucoup plus tôt que d'habitude et s'apprête à rejoindre son logement à une centaine de mètres, mais en face. Encore la concierge qui ne peut pas s'empêcher de gueuler son éternelle ritournelle « Vous avez vos clefs ! » En même temps, s'il y a une concierge c'est pour ouvrir la porte, entre autres. Et vlan ! Elle ne peut pas refermer sa porte sans la claquer pour marquer sa mauvaise humeur. A-t-elle seulement souri une seule fois ? Magali ne se le rappelle pas. Elle appuie sur RC, l'antique ascenseur en bois avec les boutons en laiton enclenche le mécanisme de traction. Elle tombe nez à nez avec celle qu'elle désigne par « la belle illusion ». Ce n'est pas la première fois. « Ellétagé » La première fois, elle a été désarçonnée par cette entrée en matière. Elle n'a pas su quoi répondre, elle s'est éclipsée discrètement, abandonnant cette femme en perdition. Le lendemain, elle a appris par la concierge que la pauvre femme avait passé une partie de l'après-midi à faire des allers et retours dans sa cabine spatiale. « Elle va nous casser l'ascenseur ! Elle a sept ans d'âge mental pour jouer comme ça avec les boutons, je vous le demande ? Qui ça peut amuser de faire l'andouille dans les étages, hein je vous le demande ! » Magali en avait eu les larmes aux yeux. Depuis, elle s'est habituée au personnage, plus qu'habituee, il lui arrive d'attendre son passage avant de quitter le cabinet. « Vous êtes au deux ! » Il faut hausser le ton, sinon l'information se perd. Ça aussi, il lui a fallu un peu de temps pour réaliser qu'elle avait du mal à comprendre. « Erciocou » La seule phrase qu'elle doit connaître et qu'elle répète autant de fois qu'on lui apporte de l'aide. Pas un mot de plus, pas un de moins. Mais qu'est-ce qu'elle fait ? Magali grimpe les deux étages quatre à quatre, elle découvre « la belle illusion » qui tente d'enfourner sa clef dans une porte qui n'est pas la bonne. « Vous êtes trop haut, donnez votre bras !... oui erciocou, je sais. » Magali est étonnée, sa façon de descendre les marches est rocambolesque. On la dirait dans un manège de la fête foraine ou sur un pont suspendu. Même avec son aide, elle est crispée sur la rampe et encombrée de sa canne elle pourrait dégringoler les marches au moindre faux pas. On y est, « Avancez... Ici la clé » La porte se referme aussi vite qu'elle s'est ouverte sur un erciocou et voilà. Une rencontre fugitive dont la fulgurance a plus de sens que les trop nombreux rendez-vous dans les cafés avec des hommes. Draps froissés du petit matin, rencontres sans lendemain, petit-déjeuners dans un bar, tout ça pour une partie de jambes en l'air à peine agréable. Magali est toujours derrière cette porte, elle voudrait en savoir plus, voir ce qu'elle a entrevu, entendre ce qu'elle perçoit à peine. *Ascenseur pour l'échafaud*, drôle de choix...

Japonaiserie

Mathilde est assise devant l'immense glace qu'elle partage avec Nadia. Il s'agit de son nom de scène, en réalité elle s'appelle Alessio. Prénom donné par sa mère pour son amour du danseur italien Alessio Carbone. Aucun de ses deux n'est italien, son père est de Tourcoing et sa mère de Lisieux. Alessio vient de finir son numéro de Drag Queen, elle ôte la couche de maquillage de sa peau, laissant deviner, petit à petit, son âge de quarante-cinq ans bien tassés. Elle se fait vieille dans le métier, elle a eu son heure de gloire chez Michou, mais ça remonte à loin.

Mathilde aime arriver largement en avance. Il ne lui faut pas loin d'une heure pour se préparer. Sa tenue de Geisha nécessite un long maquillage, presque aussi long que le temps pour se coiffer. Ensuite vient l'habillement et les nombreuses couches de soie empilées les unes sur les autres. Les lampes qui entourent la glace jettent une lumière crue sur les moindres défauts. Un travail de précision s'impose pour faire ressortir son air asiatique qu'elle a hérité d'une mère laotienne malgré un père russe. Pour une fois, ses origines lui servent à gagner sa vie autrement qu'en vendant son corps.

Lorsqu'elle arrive, elle croise Keth. Danseuse à la barre qui ouvre la soirée érotique, comme dit le patron. Louis est un type sympa et arrangeant. Il est à la frange de la légalité, mais il ne paye pas trop mal et il est toujours aimable. Avec Keth, elles s'entendent vraiment bien, c'est grâce à elle qu'elle est entrée au Mystic Blues. Ce club doit son nom à la musique qui s'y jouait, mais c'était avant. Du temps où le jazz faisait partie des endroits à la mode. Il reste Jimmy qui massacre des standards de rock à la guitare sèche pour faire patienter le public. Il ne craint pas les soirées agitées « Vas-y Jimmy, montre nous tes fesses ! » quand débarquent les éméchés de fin de soirée. « Hé t'as la pédale qui déraile ! ». Mais il tient bon, indifférent aux quolibets de tous poils.

Mathilde fait office de vedette principale, même si Keth n'est pas loin de lui rafler la vedette les jours d'inspiration. Mais elle ne se fait pas d'illusions, la vedette n'est due qu'à son nu intégral juste avant la coupure lumière. Pour arriver à ce final, elle effeuille langoureusement les habits nombreux qui composent ce que Nadia appelle sa rose en bouton.

Mathilde se tourne vers Alessio, les yeux implorants. « J'ai compris, te fatigue pas ma belle ! Nadia va aller faire un tour côté bar. Mais c'est toi qui régales ! » Elle confirme d'un signe de tête et continue de peaufiner son maquillage. Pour une fois, la coiffure a pris tout de suite. Même les aiguilles en bois s'y sont enfoncées sans bouleverser cet équilibre instable. Elle perçoit les notes de *I Washed My Hands In Muddy Water*. Il lui reste 20 minutes avant d'entrer en scène.

10 minutes, Nadia alias Alessio n'est toujours pas revenue. Elle s'inquiète. Sa tenue est parfaite, mais elle revérifie quand même. Elle se tourne légèrement. Le gros nœud noir qui lui donne l'aspect d'un paquet surprise est parfaitement ajusté. « Si, si, tu continues à le mettre, j'aime bien et les clients aussi. Le côté cadeau offert rien que pour eux, ça a de la gueule, fais-moi confiance ! » Pour ce qui est du désir masculin, Louis sait ce qu'il faut évoquer côté fantasmes.

- Ah enfin, je croyais que tu m'avais oubliée !

- Jamais je n'oublie les copines. Désolé, mais le type est là. Il arrive à l'instant, pas de doute il vient pour ton numéro !

- J'aimerais bien, mais je crains que ce ne soit pas le cas.

- Tu ne veux pas me dire ce qui te tracasse ?

Elle ne répond pas. Comment expliquer qu'elle doit plus de dix mille euros à son mac et que ce dernier la recherche partout dans Paris. Et ce type a tout l'air d'un privé. Ce soir, elle va disparaître à nouveau, changer encore une fois de boulot et abandonner son salaire de la semaine à Louis. Au

moins pour qu'il ne cherche pas à la retrouver.

- Tu peux venir chez moi si tu as des ennuis, y a pas beaucoup de place, et on sera obligé de partager le lit.

- C'est super gentil, mais je vais me débrouiller.

Keth peut l'accueillir un temps, mais très vite, elle devra trouver une échappatoire. Les privés ne sont pas des imbéciles et ils savent où fourrer leur nez.

Elle a fini sa prestation, elle n'était pas très à l'aise, mais personne ne s'en est aperçu. Applaudissements nourris. C'est important que tout paraisse normal. Louis a mis ça sur le compte de sa fatigue et lui a conseillé de se coucher tôt. Il lui a même filé un nitrazépam.

Le type était bien là, toujours accoudé au comptoir avec son gin. Elle a repéré un autre gars, installé à côté du vicelard. Une baraque, biscotos et tablettes de chocolat. Elle doit absolument disparaître. Elle a de quoi louer une chambre dans un meublé, pour un temps. Histoire de se retourner. Elle prend soin de bien se démaquiller. Nadia l'a attendue.

- Je te raccompagne, on passe par la sortie côté poubelle, une petite porte que je suis la seule à connaître. Ça donne sur une cour d'immeuble partagée avec les cuisines d'un restau chinois. On tombe dans la rue de la Goutte.

- Fallait pas. Je fais vite et on y va.

- C'est la dernière fois qu'on se voit, n'est-ce pas ! Ne réponds pas, à force de croiser les artistes dans ces endroits un peu louches, j'ai appris à repérer ceux qui vont disparaître. Tiens, c'est pour toi.

- Non, c'est trop !

- Les chambres d'hôtel pour les nanas dans ta situation, c'est pas donné. Alors prends et tais-toi.

Jean Charles se promène dans les rues à la recherche de quoi ? Il ne le sait pas, une autre Geisha ? Non, il ne pourra la remplacer. Elle était devenue plus qu'une stripteaseuse, une égérie serait plus juste. Alors il écume les clubs histoire de s'enivrer légèrement. Ce soir il a abusé un peu du gin. La tête lui tourne et les quais balancent légèrement. Il fait bon, la Seine pue juste le supportable. Il remonte le long de l'Île de la Cité. Ses pas résonnent sur les pavés. Comme un écho. S'il n'avait pas bu autant, il aurait compris que ce n'était pas ses chaussures qui jouaient des claquettes. « Eh abruti ! » Est-ce qu'il n'a pas entendu, ou bien pense-t-il qu'on s'adresse à quelqu'un d'autre. Bientôt le doute ne sera plus permis.

- Eh je te parle ducon !

Jean Charles se retourne.

- T'es un privé ou un flic ?

Il ne prend pas la question au sérieux. Le coup dans le ventre le ramène à la réalité et la nécessité vitale d'inspirer pour vivre.

- Alors ?

- Je suis rien de tout ça, finit-il par dire dans un souffle.

- Arrête de me balader, je t'ai vu surveiller la fille ! Alors où tu l'as planquée connard.

- J'ai planqué quoi...

Nouveau coup au foie, plus appuyé et coup de poing au menton. Il perd connaissance.

- T'es son mac, alors ?

Non, ce n'était pas un mauvais rêve. Les effets de l'alcool se sont estompés, la douleur est d'autant plus grande.

- Mais de quoi vous parlez ?

- La Geisha, ça te rappelle quelque chose ! explique le colosse en y ajoutant une gifle.

- Mais je ne la connais pas...

Cette fois, le coup est arrivé en plein visage.

- Il met sa main dans la poche pour sortir un mouchoir et essuyer son nez en sang.

Ce geste sera son dernier geste. Le coup de surin lui perfore le foie. Il plie les genoux regarde son agresseur et sourit, c'est idiot, mais la situation le fait rire. Pas longtemps. Le colosse se penche sur lui, lui fait les poches. Dans la première il ne trouve qu'un mouchoir. « Quel crétin ce con ! » Il récupère son portefeuille pour le boss, prouver qu'il a bien fait le job. Avec l'adresse, ils pourront loger la Geisha, de son prénom Chanpheng. Elle ira rejoindre ses copines qui tapinent du côté de la Villette. Sinon, la tournée de ses camarades de scène permettra d'obtenir les infos nécessaires, moyennant quelques billets ou bien quelques coups de poing bien sentis.

Petite fille d'un jour, petite fille toujours...

Comment est venue cette idée ? Je crois que c'est Léo. Maintenant que j'en parle, en effet c'était bien lui. Il était arrivé avec une carte routière dans sa poche le jour du Grand Manie Tout. Réunion qui avait lieu chez moi, étant le seul à posséder un studio suffisamment grand pour accueillir tout le monde.

Damien était arrivé en retard, comme d'habitude. Il avait fallu négocier pour commander à manger. Tout ça pour arriver à la même conclusion : une reine et une pizza au pepperoni. Léo avait apporté le vin, et Tristan une bouteille d'alcool fort.

L'objet du Grand Manie Tout, déterminer le lieu de nos vacances d'été. Dans un bar l'idée avait germé : le Sud, la voiture et la plage. Assez vite Enigma avait tranché pour l'Espagne, une soudaine inspiration. Le port d'Alicante. Il ne nous restait plus qu'à préparer le trajet. Plus exactement à Enigma de gérer le trajet. Il nous prenait à témoin pour son monologue, nous nous contentions d'opiner du chef tout en nous bourrant de pizza agrémentée de vin pour faire descendre le tout.

Trop alcoolisé, Tristan était resté dormir chez moi. Les deux autres étaient partis bras dessus bras dessous en claironnant des chansons paillardes. La vieille de l'étage inférieur avait joué du balai une partie de la nuit en cognant au plafond.

Deux jours plus tard, grand départ. On avait bourré le coffre de la voiture d'Enigma, plus exactement celle que son père avait prêtée. Tous sur le qui vive, il ne manquait plus que Damien, l'éternel retardataire. Il avait cet aplomb qui désarçonnait : « Je suis en retard ? » Auquel répondait un « ouiiiiiii » collectif sur un ton de reproche. Il traînait avec lui sa vieille serviette éculée, une raquette de tennis fort encombrante dont il ne se servait pas. « J'ai dans l'idée de me remettre au tennis ! » Il nous faisait le coup à chaque fois depuis son stage UCPA aux Deux Alpes.

Au final, on avait opté pour descendre par le centre de la France. La traversée de Millau n'était plus un problème, seul le prix en était un pour enjamber le Tarn. Le GPS disait 16h20 pour rejoindre Alicante, nous avons mis 24 heures, un jour entier. De ce voyage, il me reste surtout beaucoup de chaleur, de la transpiration, quelques villes aux couleurs criardes et une grande fatigue. Je regrettais d'avoir entrepris un tel trajet tout ça pour nous tremper les fesses dans l'eau chaude et se gaver de tapas. Mais en quelques secondes, Alicante avait effacé tous ces doutes et tous ces regrets.

Notre première soirée fut magique. Une féerie hors du temps. Une douche avait été nécessaire pour nous laver de tous nos soucis et nous étions transformés en conquistadors pourchassant les aventures et les rencontres.

Qui a posé la question en premier ? Moi je crois. On avait terminé la soirée sur une plage, au pied d'un palmier avec une bouteille de tequila. « T'es espagnol, toi, mais de quel endroit ? Ce ne serait pas Alicante par hasard ? » Oui, Enigma était originaire de la région, côté maternel. Pas vraiment Alicante, mais Rojas, un petit village perché dans les collines.

Le lendemain Enigma nous embarquait dans un voyage vers l'inconnu. Nous avons abusé de paella et de rosé, un peu de marche ne pouvait nous faire de mal, avait proposé Enigma. Damien avait bougonné à cause de son ventre vide, heureusement la présence d'une boulangerie nous avait libérés de cette contrainte. Léo voulait dormir et la voiture lui convenait parfaitement. Il avait une capacité à tomber profondément endormi qui déroutait tout le monde. Tristan était d'accord, du moment qu'il conduisait et Enigma n'y voyait pas d'inconvénient du moment que Damien se tenait à bonne distance du volant. Durant ce voyage, j'avais eu tout le temps de penser à mon ami Enigma. Tout le monde le surnommait ainsi à cause de cette attitude déroutante. Comme s'il était toujours à la recherche d'une solution à un problème insoluble. Il suffisait que commence une discussion entre nous et il disparaissait dans les songes. On espérait une parole, mais rien, il se contentait ensuite de

nous écouter silencieusement. S'il prenait position dans le débat, ce devait être dans sa tête, cependant je doute que son cerveau s'intéresse à nos idioties. J'aurais aimé pouvoir y entrer pour entendre, voir, ressentir ce qui s'y déroulait. Peut-être n'y aurais-je trouvé que le silence ou bien le tonnerre qui foudroie l'arbre et le jette au sol.

Il me reste de ce voyage à Rojales, une grande maison de couleur claire, dévastée par le temps et Enigma songeur, planté devant ce souvenir barré de volets en bois. Qui avait proposé d'entrer ? Pas moi en tous les cas. Mais Enigma avait répondu tout en se détournant, qu'il n'avait pas les clefs. Le soleil brûlait l'asphalte et nous avait jetés d'un coup dans la voiture pour que la mer nous sauve de cette fournaise. Je crois qu'Enigma aurait aimé croiser une vieille connaissance, quelqu'un qui le salue d'un geste amical, ou bien une bise déposée sur la joue par un oncle, un cousin ou encore une voisine. Rien de tout cela. Nous repartîmes tristement malgré la joie affichée sur le visage d'Enigma, une joie affadie par les regrets.

Un évènement avait marqué quelques jours avant le départ. Nous nous étions rendus dans un bar où un groupe de Rock alternatif se déchaînait. Les Malaga Latino Band, ils éruçtaient plus qu'ils ne chantaient, mais cela avait suffi pour chauffer la soirée. Enigma avait disparu depuis un moment lorsque nous avons décidé de retourner à l'hôtel. Pour une fois nous n'étions pas trop éméchés, juste ce qu'il fallait pour brancher un groupe de filles installées devant le bar. J'avais demandé à Léo s'il savait où se trouvait Enigma, il avait haussé les épaules, trop occupé à baragouiner un anglais approximatif. J'avais fait le tour de la petite place, il était là, planté devant un palmier. Au moment où je m'étais décidé à l'approcher, il avait pivoté d'un coup, son porte-monnaie à la main. Les autres nous avaient rejoints une fois leur plan filles tombé à l'eau. Léo fut le premier à trouver Enigma bizarre. Même Damien qui n'était préoccupé que par son bien-être s'était lui aussi étonné. Enigma nous avait alors expliqué qu'il avait donné une pièce à une petite fille qui mendiait. Il s'était tourné et avait désigné le palmier devant lequel je l'avais trouvé. Léo fut le premier à réagir « Quelle petite fille ? » Oui, telle était effectivement la question.

Dans la chambre d'hôtel que nous partagions, je reparlai avec Enigma de cette rencontre. Il conclut qu'il avait rêvé, certainement la fatigue. Un rêve éveillé, je n'y croyais guère. Je m'inquiétai pour la santé mentale de mon ami. Avais-je deviné juste ? En tous les cas, quelques semaines plus tard, il avait disparu, ne donnant plus signe de vie. Notre groupe s'était perdu de vue, chacun avait suivi sa route. Un jour que je rencontrai Léo dans le parc de Saint-Cloud, il me donna des nouvelles. De voir Léo en costume cravate m'avait beaucoup surpris, mais je n'en dis rien. Nous évoquâmes nos souvenirs communs, pour finir avec Enigma, l'objet véritable de mon interrogation. « Tu ne sais pas ? » Non, je ne savais pas, mais je gardais cette objection pour moi. « Il est en hôpital psy, plus moyen de le sortir de sa bulle. Il était déjà un peu comme ça, tu l'avais remarqué aussi ? » Oui je l'avais remarqué et n'en avais jamais rien dit, tout comme Damien, Léo et surtout Tristan. A lui, je lui en voulais particulièrement, il faisait médecine, il aurait dû se douter. Un bouc émissaire parfait pour m'abriter derrière. Nous nous quittâmes bons amis, nous promettant de nous revoir, un jour. Je n'ai jamais pu me rendre à la maison de santé. Trop dur. J'ai su bien plus tard qu'Enigma, dans un éclair de lucidité avait demandé à me voir.

J'ai fui.

Et je fuis encore.

Je suis retourné à Alicante, à la recherche de la petite mendicante. Je voulais moi aussi croiser ce fantôme et lui demander de quoi ils avaient bien pu parler, tous les deux, sous ce palmier. J'ai poussé jusqu'à Rojales. Sans raison. Je voulais toucher ce mur à la couleur pastelle, passer la main sur ce ciment décrépit et voir ces volets à la peinture mangée par le temps et le soleil. Je suis resté là un long moment immobile. Une vieille, accompagnée d'une petite fille qu'elle tenait par la main s'est posée à mes côtés. Je lui ai demandé si la maison était encore habitée. La vieille ne parlait qu'espagnol, heureusement l'enfant avait quelques notions de français. Je compris qu'il n'y avait

plus personne à cause d'une histoire de fusil et de chasse. Que la maison était abandonnée et que pas un habitant ici ne voulait s'y installer car elle était « maldito ». Que j'ai traduit par malade, mais malade de quoi ?

Aujourd'hui je vis dans cette maison. De l'autre côté du mur, il y a la ville. Mais je ne sors que les jours de marché. Les gens se sont faits à ma présence. Ils me saluent respectueusement, comme on salue quelqu'un dont on craint un pouvoir quelconque. Je vois bien que les marchands me vendent leurs denrées en dessous du prix et que pas un habitant ne proteste. J'entends leur murmure « Es el señor que vive en la casa. Pero si la casa maldito ! »

Je n'ai rien changé dans la maison, je l'ai laissée telle que je l'ai trouvée. Les meubles ont supporté bravement l'usure des ans, la pendule a fini de marquer les heures. Une pauvre cuisinière à gaz a bien du mal à chauffer le repas sur son unique brûleur. Le four noirci est mangé par la rouille. Les chambres sont à l'étage, mais je dors dans le salon sur un lit pliant.

Je vis dans un passé énigmatique, de ce côté-ci de la clôture, en compagnie d'une petite fille qui me murmure des histoires à l'oreille pour m'endormir. Heureusement qu'elle est là. Elle seule maintient un semblant de réalité que le mur entoure de sa protection.

Une question me hante. Je n'ose la poser. J'aimerais bien savoir comment se prénomme cette petite fille, mais j'ai peur de la réponse.